

# VIE ET MORT D'UN *KĀTIB* ANDALOU. LA CARRIÈRE D'ABŪ ĞA'FAR IBN 'ABBĀS AU DÉBUT DE L'ÉPOQUE DES *TAIFAS*

Bruna SORAVIA  
Roma

BIBLID [1133-8571] 10 (2002-2003) 187-213

**Resumen:** A través de la biografía de Ibn 'Abbās, secretario de Zuhayr, señor de Almería, este artículo trata de describir el esfuerzo llevado a cabo por el grupo de antiguos *mawālī* 'ámiries de origen eslavo para influir el curso de los acontecimientos en el Levante andalusí a principios de época taifa. La muerte de Ibn 'Abbās, uno de los instigadores de dicha política agresiva respecto a otras Taifas coincide así, simbólicamente, con el fracaso de este esfuerzo y el fin de un ciclo histórico abierto por la regencia 'ámiri.

**Palabras clave:** Ibn 'Abbās. Secretarios. Taifas. 'Ámiries. Zuhayr. Almería.

**Abstract:** This paper describes the former 'Ámirid clients' attempt to dominate the Eastern part of the Iberian Peninsula at the beginning of the Party-Kings' period, through the life of one of the men behind it, Ibn 'Abbās, secretary and counselor of Zuhayr, the Taifa ruler of Almería. Ibn 'Abbās' violent death, announcing the failure of this grand scheme, is also seen as symbolically closing an historical cycle initiated by the 'Ámirid regency.

**Key words:** Ibn 'Abbās. Secretaries. Taifas. 'Ámirids. Zuhayr. Almería.

## 1. La bataille d'Al-Funt

Le vendredi 29 *šawwāl* 429/4 août 1038, l'armée de Zuhayr, régent d'Almería, et celle de Bādīs b. Ḥabbūs, seigneur ziride de Grenade, s'affrontent à Al-

Funt/Deifontes<sup>(1)</sup>, dans la Véga de Grenade. À l'origine du conflit, une tentative de rupture de l'équilibre des alliances réglant les rapports entre Grenade, Almérie et Carmona, celle-ci domaine des berbères Banū Birzāl, de souche zanāta. C'est ce que rapporte Ibn Ḥayyān, qui, dans son *Matīn*, donne un récit mémorable des événements, aussi bien par la description détaillée des phases de la bataille, que par la finesse des portraits psychologiques de ses protagonistes<sup>(2)</sup>.

Zuhayr, l'ancien *fatā* amiride qui tenait Almérie depuis la mort de son camarade Ḥayrān, avait recherché l'alliance de Muḥammad Ibn ‘Abd Allāh, l'émir birzalide de Carmona, bien que les Zirides de Grenade, auxquels il était lié d'anciens rapports d'alliance et de clientèle<sup>(3)</sup>, fussent en de très mauvais rapports avec leurs voisins de Carmona. Au lieu de renouveler le pacte de *walā'* avec l'émir ziride, Zuhayr marche sur Grenade, prétextant vouloir rendre visite au tombeau de Ḥabbūs, le père de Bādīs récemment disparu, et établit son campement près de la capitale. Ibn Ḥayyān considère cette infraction au bon droit revenant au *mawlā* supérieur, dans ce cas l'émir de Grenade, comme un crime véritable, dont la punition ne peut qu'entraîner la ruine et la mort de Zuhayr. Mais l'historien ne

#### ABRÉVIATIONS

*A'māl* : Ibn al-Ḥaṭīb Lisān al-Dīn, *Le Kitāb A'māl a-'lām d'Ibn al-Ḥaṭīb. Chronique de l'Espagne musulmane*, éd. É. Lévi-Provençal, Rabat, 1934.

*Bayān* : Ibn 'Idārī al-Marrākušī, *Le Kitāb al-Bayān al-Muğrib d'Ibn 'Idārī al-Marrākušī. Histoire de l'Espagne musulmane au XI<sup>e</sup> siècle, tome troisième*, éd. E. Lévi-Provençal, Paris, 1930.

*Dafīra* : Ibn Bassām al-Šantařīnī, *Kitāb al-Dafīra fī maḥāsin ahl al-Ğazīra*, éd. I. 'Abbās, Beyrouth, 1978, 4 parties en 8 volumes.

*HEM*, R. Dozy, *Histoire des Musulmans d'Espagne*, éd. revue et corrigée É. Lévi-Provençal, Leyde, 1930, 3 vols.

*Iḥāfa* : Lisān al-Dīn Ibn al-Ḥaṭīb, *al-Iḥāfa fi aḥbār Ġarnāṭa*, éd. M. 'Inān, Caire, 1955, 4 vols.

*Muğrib* : Ibn Sa'id al-Maġribī, *Al-Muğrib fi ḥulā al-Maġrib*, éd. Š. Ḳayf, Caire 1953, 2 vols.

*Nafh* : al-Maqqarī, *Nafh al-fib*, éd. I. 'Abbās, Beyrouth, 1968, 8 vols.

(1) Ce toponyme a été interprété comme Alfuente, Alpuente et, plus vraisemblablement Daifontes (aujourd'hui Deifontes) par l'éditeur de *Iḥāfa* (I, 528). Le toponyme juif correspondant, et qui confirme cette identification, est *Qiryat Ma'ayān*, «ville de la source» (cité par J. Schirmann, «Le Dīwān de Šemū'ēl Hannāgīd», *Hespérus*, XXXV, 1948, 169).

(2) *Dafīra*, I/2, 656-64; *Bayān*, 170-2.

(3) *Haṭif al-qadīm al-ḥilf wa l-walāya*, qui suggère que cette alliance remontait à la pleine époque amiride.

cache guère l'identité de celui qu'il considère comme le vrai responsable de cet acte scélérat : il s'agit d'Ibn 'Abbās, vizir et *kātib* de Zuhayr.

Notre information sur ce personnage dérive, pour l'essentiel, du portrait très négatif qu'en fait le même Ibn Ḥayyān, qui accumule les témoignages et les détails les plus persuasifs à sa charge. Abū Ḍa'far Aḥmad b. 'Abbās b. Zakariyyā' al-Anṣārī, né en 397 ou 399 H, à Cordoue sans doute<sup>(4)</sup>, était le fils de 'Abbās, fonctionnaire originaire d'Almérie, rattaché à la famille des puissants vizirs cordouans Banū Abī 'Abda. C'est au déclenchement de la *fitna*, au lendemain de la prise du pouvoir par Sulaymān al-Musta'īn, «le calife des Berbères», en 399/1009, que 'Abbās avait du abandonner Cordoue, pour suivre la migration vers Orient des *mawālī* amirides, les anciens officiers d'origine esclave affranchis par al-Manṣūr<sup>(5)</sup>.

(4) *Dafīra*, I/2, 643-670; III/1, 227, 229-244 (chapitre sur Ibn al-Tākirunni); *Bayān*, 170-2, 192, 293; *Muğrib*, II, 205-6; *A'māl*, 215-7; *Iḥāṭa*, I, 267-70; 525-8; *Nafh*, III, 535-6, 610-1 ; J. Lirola Delgado et J. Puerta Vilchez (eds.), *Diccionario de autores y obras andalusíes*, I, Grenade, 2003, *sub voce* 'Ibn 'Abbās, Abū Ḫaŷa'far' (A. Martín Castellanos). D'après Ibn al-Haŷib, qui est le seul à fournir ces indications, il avait trente ans au moment de son exécution (*Iḥāṭa*, I, 270), qu'il situe pourtant en 427, alors que la bataille d'Al-Funt eut lieu en 429 (mais la date de 397 s'accorde nettement mieux avec le contexte biographique général). Quant à son lieu de naissance, la *Dafīra* le met parmi les hommes éminents de l'ancienne capitale marwanide, et cite Ibn Ḥayyān d'après qui il «prétendait» avoir une origine cordouane (il dut probablement quitter Cordoue peu après sa naissance). C'est encore Ibn al-Haŷib qui mentionne sa chaîne onomastique complète (*Iḥāṭa*, I, 267, avec la variante «Ibn Abī Zakariyyā'»), où la *nisba* al-Anṣārī apparaît pourtant comme pseudo-généalogique (cf. M. Fierro, «Mawālī and muwalladūn in Al-Andalus», en cours de publication). Les données de sa biographie ont jadis été élaborées, de manière romanesque et assez infidèle, par R. Dozy, *HEM*, III, 22-29 et *ad indicem*. Voir aussi A. Tibi, *The Tibyān*, Leyde, 1986, 209, note 132. Au moment où cet article se trouvait sous presse, j'ai pris connaissance d'un travail réalisé par M<sup>a</sup> L. Ávila, «Al-Ŷuryānī e Ibn 'Abbās, víctimas de Bādis», dans M. Fierro & D. Serrano (eds.), *De muerte violenta (EOBA, XIV)*, Madrid, à paraître. Cette étude apporte des informations complémentaires sur la biographie et la mort d'Ibn 'Abbās.

(5) On n'a pas assez souligné l'importance de cette diaspora des fonctionnaires, qui, avec une partie considérable de l'élite sociale cordouane (dont notamment plusieurs Juifs, v. *infra*), firent route vers le Levant. Ce sont, à peu d'exceptions près, des personnages mineurs ou frâchement recrutés dans les rangs de l'administration cordouane, qui ont fait partie de l'entourage amiride et ont, par conséquent, suivi la migration des Amirides vers l'Est andalou, vers Valence, Saragosse, Dénia et Almérie. Plusieurs sources décrivent de manière précise ce déplacement et ses effets, voir surtout le chapitre de la *Dafīra* sur Valence sous les deux eunuques Mubārak et Mużaffar (III/1, 13-21, trad. et commentaire par A.-L. de Prémare et P. Guichard, «Croissance urbaine et

Il aurait rejoint Alméria, sa ville d'origine, où Ḥayrān, régnant sur Tudmir, Orihuela et ensuite Alméria de 403 à 419 (1013-1028), avait dû sans doute le mettre dans la même «categoría de los grandes visires cordobeses» que Mubārak et Muẓaffar, régents de Valence avaient reconnus à Ibn Tālūt et à Ibn al-Tākurunnī<sup>(6)</sup>. Un fragment d'une chronique anonyme de l'époque des *taifas*<sup>(7)</sup> définit en effet Ibn ‘Abbās comme «le fils du vizir de Ḥayrān», alors que les sources plus tardives, comme les *A‘māl* et l'*Iḥāṭa* d'Ibn al-Ḥaṭīb, montrent, à divers endroits, de confondre père et fils, si bien que tous les renseignements qui s'y trouvent doivent être considérés avec une certaine précaution. Lorsque Ibn al-Ḥaṭīb mentionne le grand pouvoir que Ḥayrān avait accordé à Ahmad Ibn ‘Abbās, «si bien qu'il obtint de son amitié plus que tout autre gratte-papier n'avait jamais obtenu de l'amitié d'un roi», je crois que, compte tenu de sa date probable de naissance, il faut entendre son père<sup>(8)</sup>, alors qu'il est en principe concevable que, lorsque Ḥayrān tombe malade, les derniers mois de sa vie, Ahmad b. ‘Abbās ait pu tenir le pouvoir à sa place, sans doute aux ordres de Zuhayr<sup>(9)</sup>.

En 412/1021-2, quatre ans après la mort de Mubārak, suivie de près de celle de Muẓaffar, le conseil des *mawālī* amirides confie Valencia, avec d'autres territoires, à ‘Abd al-‘Azīz Ibn Abī ‘Āmir, le fils de ‘Abd al-Rahmān Sanchuelo, âgé de moins de quinze ans au moment de son investiture. Cette décision, qui suivait à une période de troubles où la ville avait été disputée entre les *fityān* amirides Labīb et Muġāhid, seigneurs respectivement de Tortose et de Dénia, ne fit pas l'unanimité. Y étaient notamment contraires, avec Labīb et Muġāhid, Ḥayrān - qui tenait pour

société rurale à Valence au début de l'époque des royaumes de *taifas* (XI<sup>e</sup> siècle de J.-C.)», *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 31, 1981, 15-29, et surtout pp. 17-18). Ces derniers avaient fait partie, comme d'autres seigneurs révoltés dans le Levant, de l'administration de cette région avant la *fīna*.

- (6) M.J. Viguera, *La administración*, dans *Historia de España: Los Reinos de Taifas*, Madrid 1994, 156, d'après Ibn al-Ḥaṭīb (*A‘māl*, 225). Le «vizir ‘Abbās» est mentionné dans une lettre envoyée par Abū ‘Āmir Ibn Šuhayd à ‘Abd al-‘Azīz Ibn Abī ‘Āmir, après son investiture par al-Qāsim b. Ḥammūd, comme ayant menacé d'aliéner une propriété des Banu Šuhayd dans la province de Tudmir (à l'époque, sous la domination de Ḥayrān). Ibn Šuhayd demande à ‘Abd al-‘Azīz d'intervenir en sa faveur, au nom des anciens liens de *walā'* entre les Amirides et sa famille (*Dafīra*, I/1, 197). Serait-ce la raison de la rivalité entre lui et Ibn ‘Abbās ?
- (7) *Bayān*, 290.
- (8) *A‘māl*, 212.
- (9) *Ibidem*, 215.

l'autre descendant amiride, Muḥammad fils de ‘Abd al-Malik al-Muẓaffar, réfugié à Cordoue - et son allié Mundir b. Yahyā, chez qui ‘Abd al-‘Azīz avait trouvé refuge, mais qui ne l'aurait pas dégagé de sa tutelle<sup>(10)</sup>. ‘Abd al-‘Azīz sollicita peu après la reconnaissance de Qāsim Ibn Ḥamrūd, dont le second califat cordouan se déroula entre 413 et 414, au nom des anciens liens entre leurs familles respectives<sup>(11)</sup>. C'est à ce point qu'Ibn ‘Abbās se trouve mentionné parmi les quatre *kuttāb* qui formaient, à un moment non mieux précisé, la *fidma* de ‘Abd al-‘Azīz: ce sont, avec Ibn Tālūt et Ibn al-Tākurunni déjà mentionnés, Ibn ‘Abbās et Ibn ‘Abd al-‘Azīz, tous des anciens *kuttāb* amirides ou leurs enfants<sup>(12)</sup>. Ce renseignement laconique se trouve confirmé par l'amitié entre Ibn al-Tākurunni et Ibn ‘Abbās, documentée par les échanges épistolaires conservés dans la *Dafīra*. Compte tenu de la date de naissance d'Ibn ‘Abbās, on ne peut que conclure qu'il a pu être *kātib* pour ‘Abd al-‘Azīz Ibn Abī ‘Āmir avant d'être coopté de manière exclusive par Zuhayr, soit, vraisemblablement, entre 415 et 418. Puisque d'après le témoignage de quelqu'un qui l'avait connu dans sa jeunesse, Abū Ča'far Ibn ‘Abbās accompagnait Zuhayr depuis avant la prise du pouvoir de celui-ci, il faudra sans doute réduire ultérieurement cette fourchette ou alors supposer qu'Ibn ‘Abbās servait, en même temps, deux maîtres<sup>(13)</sup>. On trouve ensuite Ibn ‘Abbās, âgé de vingt deux ans environ, à Almérie durant la maladie de Ḥayrān, à la mort duquel, en 419, il présenta Zuhayr, régent de Murcie, au corps politique (*ahl al-‘aqd wa l-hall*) et aux habitants de la ville, comme successeur de Ḥayrān. Comme son père avait accumulé d'immenses richesses, qu'il légua à son enfant, Ibn ‘Abbās put faire son

(10) La *Dafīra* complète le passage connu de *Bayān*, qui décrit ‘Abd al-‘Azīz vivant sous la tutelle de Mundir, en y ajoutant “depuis qu'il s'était échappé chez lui, à la suite des faits de Cordoue. Ils [les *mawālī*] réussirent à arriver à lui à l'insu de Mundir b. Yahyā” (III/1, 249).

(11) *Bayān*, 165: *wi dakkara-hu bi-ḍimām salafi-hi*, plus fort que *Dafīra*, III, 249: *bi-ayyām salafi-hi*.

(12) Cf. *Dafīra*, III/1, 250; *Bayān*, 165. Le père d'Ibn al-Tākurunni et celui d'Ibn ‘Abbās avaient fait partie de la *fidma* amiride, et Ibn al-Tākurunni lui-même avait été *kātib* pour ‘Abd al-Rahmān Sanchuelo. Ibn ‘Abd al-‘Azīz n'est pas le célèbre vizir Ibn Rawbaš, mais bien son père, qui, selon la *Dafīra* (III/1, 40) avait servi dans la *fidma* valencienne comme *kātib* d'Ibn al-Tākurunni. Je n'ai pas de renseignements sur Ibn Tālūt. Ces quatre personnages étaient à tel point liés l'un à l'autre, qu'on les avait nommés “les quatre natures”, soit : sèche, humide, chaude, froide.

(13) Voir la note suivante. L'influence de Zuhayr et d'Ibn ‘Abbās sur ‘Abd al-‘Azīz Ibn Abī ‘Āmir est mentionnée dans l'épître d'Ibn al-Tākurunni traduite en *Appendice*.

entrée dans l'élite politique andalouse comme l'un des hommes les mieux nantis de son temps<sup>(14)</sup>.

La documentation relative aux passages subséquents de la biographie de notre *kātib* est remarquablement confuse. En *ša'bān* 425/juin 1034, c'est-à-dire, trois ans après que la *ğamā'a* cordouane avait ratifié la dissolution du califat andalou, Zuhayr marche sur Cordoue et s'installe dans la résidence califale. La trace la plus évidente de cette occupation assez peu compréhensible, et qui allait durer 15 mois et demi<sup>(15)</sup>, est celle laissée par le même Ibn 'Abbās, qui établit dans l'ancienne capitale une cour fastueuse. En 426/1034-5, c'est le début de la *da'wa* du soi-disant Hişām II, qu'on disait réapparu 20 ans après sa disparition de Cordoue, à Malaga d'abord, ensuite à Almería, d'où Zuhayr, qui l'avait dans un premier moment reconnu n'avait pas tardé à l'expulser. Après bien des vicissitudes, ce personnage finit par trouver refuge à Séville auprès du *qādī* Ibn 'Abbād, qui adopta sa *da'wa* et l'imposa, en 427, à la majorité des seigneurs andalous de son temps, dont notamment 'Abd al-'Azīz Ibn Abī 'Āmir de Valencia et même, dans un premier temps, Ibn Ğahwar de Cordoue<sup>(16)</sup>.

Ce furent sans doute ces changements du cadre politique qui provoquèrent la fin de l'occupation de Cordoue par Zuhayr. Menacé par Ibn 'Abbād, qui voulait le forcer à passer de son côté, il avait demandé secours à l'émir grenadin, qui, par son intervention, avait obligé l'armée de Séville à se retirer. La faction pro-hammūdide, dont le *leadership* effectif revenait à Ḥabbūs de Grenade, prit les armes peu après, en *du'l-qā'a* 427, contre la coalition pro-marwanide, à laquelle s'étaient ralliés les Birzalides de Carmona. À la suite d'un raid victorieux dans le territoire de Séville,

(14) *Dafīra*, I/2, 643-4, où Abū Muhammād Ibn al-Ğadd rapporte qu'Ibn 'Abbās se vante avec lui, lors d'un déplacement hivernal du camp de Zuhayr, de posséder de fourrures innombrables, dont un valet (le *qahramān*) était spécialement chargé, et cela à une époque où les autres descendants de l'élite cordouane luttaient pour la survie. D'après Ibn Hayyān, son argent comptant atteignait les 500.000 *mitqāl ığ'sarī* (chiffre auquel je ne saurais pas donner d'équivalent), auxquels s'ajoutaient des objets de luxe en nombre incalculable.

(15) *Dafīra*, I/1, 305-7; *Iḥāṭa*, I, 526; *A'māl*, 216. Zuhayr avait déjà occupé Cordoue avec Ḥayrān, en 409/1018, lors du soutien de la *da'wa* d'al-Murtaḍā; ensuite, en 417, il avait fait partie, avec Ḥayrān et Muğāhid, d'une expédition envoyée par le ziride Ḥabbūs, afin de renverser le califat de Yahyā b. Hammūd. Une tentative d'interprétation de cette troisième occupation, sur la base de la documentation numismatique, dans D.J. Wasserstein, *The Caliphate in the West*, Oxford 1993, 136 ss.

(16) *Bayān*, 190.

Idrīs b. ‘Alī b. Ḥammūd, régnant à l'époque sur Ceuta, fut proclamé calife à la place de son frère Yaḥyā, disparu un mois plus tôt lors d'un affrontement avec les Sévillans, intervenus à l'aide de Muhammad Ibn ‘Abd Allāh al-Birzalī à rentrer à Carmona. C'est à ce moment qu'Ibn ‘Abbās dut écrire sa fameuse lettre aux notables de Cordoue, au nom de Zuhayr, dénonçant la machination d'Ibn ‘Abbād et déclarant son soutien pour Idrīs<sup>(17)</sup>.

Ḥabbūs de Grenade mourut peu après, en 428 ou, plus probablement, en 429<sup>(18)</sup>, soit, un mois avant la bataille d'Al-Funt, non sans avoir réaffirmé, sur son lit de mort, l'inimitié traditionnelle de son *qawm* pour les Birzalides zanātā de Carmona. Son décès entraîna de graves troubles politiques à Grenade, au cours desquels Bādīs, le fils et successeur désigné de Ḥabbūs, faillit être tué par son cousin Yaddayr. La concomitance de l'alliance mutuelle (*muwālāh*) établie par Zuhayr avec les émirs de Carmona apparaît ainsi comme un acte hostile à l'hégémonie ziride, visant à l'établissement de nouvelles loyautés, sans doute alternatives à l'allégeance au calife ḥammūdide. Ce dessein est dénoncé dans la lettre envoyée au seigneur de Carmona par le *kātib* ziride al-Bizilyānī, au nom de Bādīs<sup>(19)</sup>. Bādīs ne put accepter l'infraction au pacte de *walā'* établi avec Zuhayr. Les deux anciens alliés, qui n'avaient plus un terrain commun d'entente, n'allaient chercher qu'un prétexte pour la mêlée.

C'est ainsi que Zuhayr trouva sa mort dans la bataille d'Al-Funt, avec nombre des *mawālī* amirides que leur commandant Huḍayl avait lancés dans le dernier combat. Ibn ‘Abbās fut appréhendé et emprisonné pour 52 jours; finalement, le 24 septembre 1038 (21 *du l-hiġga* 429), il fut tué par Bādīs et son frère Buluġġin, avec le concours du vizir Ibn al-Qarawī, dans un accès de rage et d'orgueil, dit-on, et en dépit des tentatives déployées par Ibn Ĝahwar de payer sa rançon, qui aurait dû atteindre le chiffre exorbitant de 30.000 dinars or. D'après d'autres récits, cette exécution avait été sollicitée par ‘Abd al-‘Azīz Ibn Abī ‘Āmir, qui craignait les visées d'Ibn ‘Abbās sur Almérie (mais bien plus réelle était la menace du même Bādīs, qui s'était emparé, tout après la bataille, d'une partie du territoire de Zuhayr

(17) Voir traduction dans l'*Appendice*.

(18) On trouve 428 dans *Bayān*, 191, alors que *A'māl*, 263 donne le 429, date préférée par H.R. Idris («Les Zirides d'Espagne», *Al-Andalus*, 29, 1964, 39-145, et A. Tibi).

(19) Voir traduction dans l'*Appendice*.

autour d'Almérie). Le supplice d'Ibn 'Abbās serait ainsi la conséquence de la visite rendue à Bādīs par Abū Yahyā Ma'n b. Ṣumādīh, lié doublement à Ibn Abī 'Āmir, en tant qu'ancien officier amiride et son beau-frère, lequel lui avait demandé avec insistance l'exécution des prisonniers de l'armée de Zuhayr.

En réalité, à la mort d'Ibn 'Abbās, Almérie était déjà sous la régence de 'Abd al-'Azīz Ibn Abī 'Āmir, dont la *bay'a* eut lieu un mois après la bataille d'Al-Funt. Ayant réclamé la succession à Zuhayr et aux autres *Saqāliba* en force de son droit de *mawlā*, et aidé par les seigneurs catalans et par Muğāhid de Dénia qui y voyait l'occasion de rentrer dans la mêlée, il s'empara des richesses immenses que ses prédécesseurs y avaient accumulées, et déclara son autorité sur la ville au nom du pseudo-Hiṣām II sévillan. Peu après il repartit, ayant perdu le soutien de Muğāhid, t après avoir nommé Ibn Ṣumādīh son représentant au gouvernement. Celui-ci, l'accord avec l'émir ziride, se déclara indépendant en 433, après la mort de 'Abd al-'Azīz Ibn Abī 'Āmir, et ramena la *taifa* d'Almérie sous l'influence de Grenade.

## 2. Un personnage controversé

C'est Ibn Ḥayyān qui déclare qu'Ibn 'Abbās avait joué un rôle capital dans l'éclatement du conflit avec Grenade, car il souhaitait prendre la place de Zuhayr à Almérie, la ville natale de son père, ainsi que de ses domestiques<sup>(20)</sup>. Cette supposition apparaît autant plausible que peu vérifiable. L'historien appuie notamment sa théorie sur une série de témoignages, décrivant l'obstination d'Ibn 'Abbās à se battre : lorsque ces récits viennent du côté berbère, ils représentent de manière extrêmement détaillée et précise le déroulement classique d'un conflit tribal entre les deux partis d'une même alliance, dont Bādīs b. Ḥabbūs occupe la position dominante, Zuhayr celle subordonnée.

Un vénérable cheikh ṣanhāga évoque ainsi, lors de la médiation coutumière entre les deux opposants, la *baraka*, la bénédiction divine qui favorisait leur ancienne alliance et garantissait leur prospérité<sup>(21)</sup>:

(20) *Dafūra*, I/2, 662. Ibn Ḥayyān fait dire à Ibn 'Abbās, s'adressant à Bādīs : «As-tu vu la coupe que j'ai fait tourner pour toi, aux dépens de ces chiens [soit, glose l'historien, des *mawālī* amirides] ?» (*ibidem*, 667).

(21) La traduction de R. Dozy ne nous trouve pas d'accord sur plusieurs points. Quelques lignes ont été traduites en anglais par A. Tibi, éditeur du *Tibyān*, 209, note 132.

Ibn Ḥayyān a dit : «Le Qurašī connu comme al-Qiṭṭ m'a rapporté ce récit, qu'il avait entendu de l'un des cheikhs ṣanhāga nommé Buluğğīn: Je me rendis, la nuit de la bataille, chez cet idiot de Ibn 'Abbās, pour lui demander de recéder de la scission dans laquelle insistait son seigneur Zuhayr à l'égard de notre émir Bādīs. Je le grondai et ensuite je cherchai à l'amadouer, en lui disant : «Par crainte de Dieu, c'est toi seul qui peux le faire, car ton seigneur se laisse guider par toi<sup>(22)</sup>. Nous étions accoutumés à ce que la *baraka* était sur notre alliance: c'est grâce à cela que nous avons pu disposer à notre gré d'une prospérité dont les envieux étaient une multitude. Cherche donc à préserver la concorde qui nous unissait, ne te rue pas vers la *fitna* ou alors la plupart de ce que tu vois aujourd'hui disparaîtra. Qu'est-ce qu'il y a, dans la *muwālāh* d'Ibn 'Abd Allāh, qui vous est cher au point qu'il vous pousse à rompre avec nous, pour lui donner satisfaction ? Veuillez donc répondre à ce *fatā*, notre émir, lorsqu'il vous rappelle à l'amitié<sup>(23)</sup>.»

Mais il affecta le peu de considération qu'il avait pour moi, me répondant comme s'il était le seigneur, et moi son subordonné. Et dire que j'avais été doux avec lui, que je l'avais embrassé sur le visage, en pleurant copieusement, de manière à l'attendrir. Mais cela ne fit qu'augmenter sa dureté, car il me dit : «Arrête tout ce cancan, tu ne nous fais pas peur avec tes menaces. Ce que je vais te dire cette nuit n'est pas différent de ce que je t'ai dit hier. Au nom de Dieu, vous vous êtes campés ici contre notre vouloir, et de cela vous n'aurez qu'à vous repentir!<sup>(24)</sup> ». Ses mots me mirent en colère, et je dis alors : «Quoi donc, est-ce tout ce que je dois rapporter à la *ġamā'a* (le conseil des chefs berbères) ?», et lui de me répondre : «Oui, et [tu peux leur dire] même pire que ça!». Je retournai alors auprès de mon émir Bādīs et des anciens qui l'entouraient, tandis que des larmes de rage ruissaient sur mes joues. Lorsqu'ils virent dans quel état j'étais, ils ne devinèrent que trop facilement ce que j'allais leur dire. Je le leur referais tout de même, en ajoutant : «Ô Ṣanhāga, voici l'arrogance de cet homme : tâchez de la repousser avec toute votre force, autrement votre habitat (*diyār*)<sup>(25)</sup> disparaîtra.»

(22) Dozy: «c'est toi qui fais obstacle à un rapprochement, car tu sais que ton seigneur se laisse guider par toi».

(23) Dozy : «Eh bien! Rétablissez notre alliance! Le point sur lequel nous n'avons pu nous entendre jusqu'ici, c'est l'appui que tu prêtes à Muḥammad de Carmona. Abandonne ce prince à son sort, comme notre émir l'exige, et tout le reste s'arrangera de soi-même.».

(24) Dozy: «si toi et les tiens, vous ne faites pas ce que nous voulons».

(25) Dozy: «demeures », mais le sens précis est celui de «communauté territoriale» désigné par R.

C'est un discours à la bâtie rhétorique astucieuse et au grand effet dramatique, opposant les risques de la *fitna* aux avantages de la concorde, et l'on sait à quel point ces deux termes étaient chargés de résonances émotives pour les contemporains d'Ibn Ḥayyān. La violation des pactes sacrés et l'offense capitale portée à la *ğamā'a* berbère, ainsi que la volonté de médiation et de recomposition sont efficacement représentées de la perspective d'un cheikh appartenant, de toute évidence, au même lignage du seigneur grenadin, et respecté par la communauté toute entière. Ce récit est d'autant plus étonnant qu'il provient d'un historien qui n'a jamais caché sa berbérophobie, et notamment son peu de considération des Berbères *sanhāğa*<sup>(26)</sup>. Il est d'ailleurs évident qu'Ibn Ḥayyān n'hésite pas à détourner leurs raisons à ses propres fins: puisque son intention principale est, à l'occasion, de montrer Ibn 'Abbās comme quelqu'un qui ne sait pas comment se conduisent les hommes dignes, il n'hésite pas à caractériser de manière favorable le bon droit de Bādis b. Ḥabbūs.

Dans un autre récit qui accompagne l'histoire de la bataille<sup>(27)</sup>, un compagnon de Zuhayr cherche à le convaincre à essayer une fuite nocturne avec quelques-uns de ses commandants, afin de s'abriter dans l'un de ses châteaux-forts, pour obliger l'ennemi à engager bataille sur le terrain ouvert, Ibn Ḥayyān présente sous une lumière favorable cette suggestion assez peu honorable<sup>(28)</sup>, alors qu'il attribue à Ibn 'Abbās l'intention de nuire à son maître, lorsque celui-ci observe, non sans raison, que c'est un discours suggéré par la crainte.

Ibn 'Abbās résume en effet, aux yeux d'Ibn Ḥayyān, tout ce qu'il y a de pire dans le nouvel ordre social imposé par la *fitna*. L'historien cordouan et ancien partisan marwanide refuse à lui reconnaître le même rang que celui des membres de l'élite politique et sociale de la capitale, les anciens *ahl al-jidma* de l'époque

Jamous, *Honneur & baraka. Les structures sociales traditionnelles dans le Rif*, Cambridge-Paris, 1981, 35-6.

- (26) Voir notamment sa nécrologie négative de Zāwī b. Zīrī, le grand-père de Bādis, dans *Dafīra*, I/2, 588, et le récit défavorable de l'assassinat de Buluğgīn b. Muḥammad b. Ḥammādī.
- (27) *Dafīra*, I/2, 662. Pour Dozy, le locuteur est berbère.
- (28) Le compagnon de Zuhayr lui dit: «Fais ce que je te dis, et laisse moi endosser son ignominie ('ār)», où le 'ār signifie, plus précisément, le sacrifice symbolique de l'honneur, qui permet d'échapper à un danger présent, mais non à l'ignominie qui en dérive. On trouve un traitement exhaustif de la notion de 'ār chez les Berbères du Rif oriental de nos jours dans R. Jamous, *Honneur*, 213-16.

califale et émirale, car il manque à ses yeux aussi bien d'*ubuwwa*, d'une ascendance reconnue et respectable, que de *qidām*, de l'ancienneté de sa famille au service d'un pouvoir reconnu et légitime. Ibn 'Abbās est l'emblème de ces nouveaux riches qu'Ibn Ḥayyān abhorre, avec leur ostentation de luxe et de richesses à l'origine obscure, avec leur mépris des anciennes familles, et il est un exemple parfait des qualités négatives et des comportements blâmables qui ont conduit le califat andalou à sa fin.

Du côté grenadin, la réputation d'Ibn 'Abbās n'est pas meilleure, la responsabilité du déchaînement de la guerre entre Bādīs et Zuhayr lui étant également attribuée, pour des raisons différentes. Pour l'émir 'Abd Allāh b. Buluḡīn, grand-fils de Bādīs, il aurait profité de la sottise de Zuhayr (qui avait pourtant une réputation d'homme judicieux), un eunuque, tout comme les autres *fityān* qui combattaient à Al-Funt (ce qui est inexact, car il y en avait aussi bien d'émasculés que de *fūhūl*), et l'aurait convaincu à profiter de la mort de Ḥabbūs. Ibn 'Abbās est à tel point abominable, que 'Abd Allah ne lui concède même pas de porter un *nasab* : il n'est qu'un *walad 'Abbās*, sans légitimité onomastique<sup>(29)</sup>.

Le complot contre Bādīs et l'emprise d'Ibn 'Abbās sur Zuhayr sont confirmés par le vizir juif de Bādīs, Ibn Naḡrīla, pour qui Ibn 'Abbās était surtout incité par la haine qu'il ressentait à son égard, et qui le poussait, d'entente avec le fameux vizir ḥammūdide Ibn Baqanna<sup>(30)</sup>, à vouloir le renverser<sup>(31)</sup>. Ibn 'Abbās aurait demandé inutilement à Bādīs de lui livrer son fonctionnaire juif, et ce fut Ibn Naḡrīla en personne qui, à la tête de l'armée grenadine, capture Ibn 'Abbās. Il va sans dire que les historiens arabes ne font pas état de ces détails, alors que la participation d'Ibn Naḡrīla à la bataille d'Al-Funt a donné lieu à de nombreux développements dans le folklore historique juif sur lesquels nous reviendrons, en parlant de leur rivalité.

Ibn Bassām établit, d'après Ibn Ḥayyān, une hiérarchie négative entre les qualités d'Ibn 'Abbās : au sommet, il met sa richesse, dont il n'a aucun mérite; ensuite sa présomption à l'égard de sa propre valeur intellectuelle, alors qu'il

(29) *Tibyān*, 70/58.

(30) Abū Ḵaṣṭah Ahmad b. Abī Mūsā: il est mentionné, comme Ibn Abī Mūsā, dans la lettre d'Ibn 'Abbās aux Grenadins. Sur lui, le *Mu'gīb d'al-Marrākuš*, éd. R. Dozy, 43-46. Il était le régent *de facto* du royaume ḥammūdide, et ce fut lui, avec l'esclavon amiride Naḡā, qui rappela Idrīs de Ceuta pour le mettre à la place de Yahyā.

(31) Cf. J. Munk, «Notice sur Abou 'l-Walid Marwan Ibn Djana'h», *Journal asiatique*, IV<sup>e</sup> série, XVI, 1850, 212 ; J. Schirmann, «Dīwān», 170-1.

n'avait bénéficié d'aucun enseignement prestigieux<sup>(32)</sup>, suivie par son avarice extrême, au trait gāhīzien; finalement, au dernier rang, sa *kitāba*. Au fait, Ibn ‘Abbās fut un personnage assez peu ordinaire, ce caractère se révélant même à travers les notations très défavorables d’Ibn Ḥayyān. Richissime, très cultivé, férus de poésie, il figurait bien parmi les hommes de lettres de la capitale : son style épistolaire fourmille d'allusions érudites, puisées aux registres grave ou badin selon les circonstances. Doté d'une grande emprise sur ses proches, il se laissait, à son tour, emporter par ses passions, parmi lesquelles la bibliophilie était de loin la dominante. Sa très riche collection de manuscrits, dont il était fier au-dessus de tout autre avoir, aurait compté 400.000 volumes reliés, en plus d'un nombre inestimable de fascicules : au moment de sa capture, son seul souci fut de sauver les bouquins qu'il transportait, et, lors du dernier entretien avec son bourreau, il lui confia tous ses livres lui, car «ils sont la seule chose qui compte pour moi»<sup>(33)</sup>.

Le jugement négatif qu'Ibn Ḥayyān prononce sur Ibn ‘Abbās, et qui a sans doute ajouté aux lacunes et à la confusion de la documentation qui le concerne, fut partagé par une partie du milieu cordouan, comme l'indiquent les rapports entre Ibn ‘Abbās et les *udabā'* et *šu‘arā'* de l'ancienne capitale, lors de l'occupation de Zuhayr. À cette époque remonte l'épisode suivant, rapporté par le *kātib* Ibn al-Bāġī : Ibn ‘Abbās donne un festin fastueux pour quelques lettrés et fonctionnaires cordouans, avec toute sorte de mets rares et exquis, présentés de manière exotique et extravagante dans des assiettes précieuses. Au lieu d'ouvrir le banquet, il s'absorbe dans une partie d'échecs, une autre de ses grandes passions, ne laissant repartir ses invités, affamés et furieux, qu'après un jour et demi d'attente vaine d'un repas<sup>(34)</sup>. C'est à la même période qu'a lieu l'un des faits les mieux connus de sa

(32) Sa *mašyāḥa*, mentionnée par Ibn al-Ḥāṭib (*Iḥāṭa*, I, 268), comprenait Abū Tammām Ḍālib al-Bayyānī et Abū ‘Abd Allāh b. Sāhib al-Ahbās. Je n'ai pas pu identifier ce dernier personnage, mais je pense que le premier est Abū Tammām Ḍālib al-Tiyyānī, savant cordouan assez connu (à ne pas confondre avec son homonyme, surnommé « al-Haġġām », cf. *Dahīra*, III/2, 821 ss.), qui est recensé par Ibn Baškuwāl ( *Sīla*, éd. Caire, 1374/1955, n° 976). Son fils, Tammām b. Ḍālib, fut un lexicographe célèbre, vivant à Murcie lorsque cette ville fut prise par Muğāhid de Dénia, en 436/1044-5, et mort à Almería peu après. Al-Ḥumaydī le loue pour son *iztihād* par rapport au seigneur de Dénia ( *Gāgħwati al-muqtabis*, éd. I. Al-Abyārī, Caire-Beyrouth, 1989, n° 343) et, dans la *Sīla* (n° 283), c'est le même Ibn Ḥayyān qui fait sa louange.

(33) *Dahīra*, I/2, 665, 667.

(34) *Ibidem*, 666-7. Yūsuf b. Ḍa‘far Ibn al-Bāġī, d'une famille originaire de Béja, fut *kātib* pour

biographie, occasionné par la rivalité qui l'opposait à Ibn Šuhayd, l'*adīb* cordouan le plus célèbre de son temps<sup>35</sup>. Celui-ci, ayant été convoqué à l'un des *mağālis* du vizir de Zuhayr, qui en souhaitait l'hommage, n'avait pas fait mystère du mépris qu'il ressentait à son égard, et avait composé sur lui un *hiğā'* très insultant<sup>35</sup>.

Un autre témoignage de la vanité intellectuelle d'Ibn 'Abbās et de ses manières rudes vis à vis de ses proches, qui est en même temps un aperçu intéressant sur les mœurs des *udabā' kuttab* andalous de l'époque, se trouve dans une lettre que lui adresse al-Bizilyānī, *kātib* de Ḥabbūs b. Zīrī, lui reprochant l'humiliation subie lors d'une visite (traduite en *Appendice*). Ibn 'Abbās avait en effet accusé le *kātib* grenadin d'avoir commis une faute de langue, sans lui donner la manière de se disculper, et l'autre de l'accuser à son tour d'encourir dans les mêmes fautes dans sa *kitāba*.

### 3. Le milieu cordouan et la faction amiride

L'opposition du milieu cordouan à Ibn 'Abbās et à son chef Zuhayr ne fut pourtant pas unanime. Du côté des opposants se trouvent, il est vrai, des personnages de la taille d'Ibn Šuhayd, Ibn Ḥayyān et Ibn al-Yamānī, auteur lui aussi d'une satire piquante d'Ibn 'Abbās<sup>36</sup>. De l'autre côté, on compte pourtant Ibn al-Bāḡī, Abū l-Muġīra Ibn Ḥazm et Ibn al-Tākurunī, amis personnels d'Ibn 'Abbās. Ibn al-Bāḡī et Abū l-Muġīra Ibn Ḥazm firent même partie de la *hidma* d'Almérie, et ils participèrent à la bataille d'Al-Funt du côté de Zuhayr, dans le

---

plusieurs roitelets, dont Ibn Hūd (cf. *Dafīra*, II/1, 186-220). Il n'est pas à exclure qu'il s'agit ici de son père, Ğa'far b. Yūsuf.

(35) Cf. *Dafīra*, I/1, 305-7; J. Dickie, «Ibn Shuhayd. A biographical and critical study», *Al-Andalus*, 29, 1964, 284-5. Voici sa traduction: «Cet Abū Ğa'far est un homme qui sait écrire,/il a beaucoup d'esprit, son écriture est tranchante, douce sa parole./Mais il est bien rondelet et potelé,/et cet embonpoint ne convient guère à la *kitāba*./Il transpire beaucoup mais ce n'est pas dû à sa timidité,/il s'agit d'une sécrétion dérivant d'un excès d'impureté,/car la sueur qui coule doucement sur ses parties basses,/se fige ensuite sur le dessus.» Ce dernier détail insinuerait qu'Ibn 'Abbās était eunuque, suivant l'observation anatomique rapportée par Ğāhīz dans le *Kitāb al-Hayawān* (Je remercie Abdellah Cheikh Moussa de m'avoir suggéré cette interprétation).

(36) Poète cordouan établi à la cour de Muğāhid de Dénia (*Dafīra*, III/1, 336 ss.).

«bataillon des calames» (*hamalat al-aqlām*), c'est-à-dire, parmi les fonctionnaires civils, avec Ibn ‘Abbās<sup>(37)</sup>.

Le dénominateur commun aux partisans d’Ibn ‘Abbās, ainsi qu’à la plupart de ses antagonistes, semble être l’appartenance à ce «parti amiride» dont l’existence est controversée<sup>(38)</sup>. Plus que comme un parti, uni par des objectifs communs et cohérents, la faction amiride agit visiblement, dans son ensemble, comme un groupe d’influence issu d’une expérience de pouvoir charismatique, qui avait instauré un régime autour de la famille amiride, fondé sur la solidarité entre ses hommes. Les rapports à l’intérieur de ce groupe apparaissent réglés par un système d’alliances différenciées, par rapport à la référence amiride. Ce sont les *dimām* évoqués à propos des rapports entre ‘Abd al-‘Azīz Ibn Abī ‘Āmir et al-Qāsim Ibn Ḥammūd (les Ḥammūdides avaient eux aussi été d’anciens officiers amirides), qui, en tant que «calife» à plein titre (mais le texte d’Ibn Ḥayyān n’est pas sans souligner l’ambiguïté de ce terme, référé à un ancien *halifa*/serviteur amiride) octroient au descendant d’al-Mansūr le titre de gouverneur de quelques territoires du Levant andalou. Pour la même raison, les *mawālī* lui avaient accordé Valence, parce que fils de leur ancien *mawlā*, à préférence de Muğāhid, qui était l’un d’eux, et même de Muhammad b. ‘Abd al-Malik, qui, sous l’influence de Ḥayrān, était sans doute plus âgé et expert que ‘Abd al-‘Azīz.

Les *mawālī* d’origine non libre (les *Saqāliba*) forment en effet le *inner circle* de ce regroupement, une force politique à part entière, à même de déterminer pour longtemps le cours des événements dans le Levant andalou. Leurs rapports avec les ‘Āmirides «biologiques» empruntent le lexique patrimonial : ils sont les *halifa-s* des seigneurs amirides et leurs *fityān*, ce dernier terme faisant allusion à leur minorité permanente. Entre eux, ils s’appellent «frères» (Ibn ‘Abbās présente Zuhayr aux habitants d’Almérie comme le «frère» du feu Ḥayrān), la référence familiale renvoyant évidemment au *pater patronus* amiride.

(37) Idris identifie correctement le «Ibn Ḥazm» cité par les sources avec Abū l-Muġīra, et non le cousin ‘Alī (qui devait pourtant se trouver à l’époque dans la *taifa* d’Almérie, voir *infra*). Tous les membres de ce corps furent libérés, sauf Ibn ‘Abbās. Il est aussi à remarquer que, tout après sa libération, Abū l-Muġīra Ibn Ḥazm se réfugia à Saragosse, à la cour de Mundir II, jusqu’à l’assassinat de celui-ci.

(38) D. Wasserstein, *The Rise and Fall of the Party-Kings*, Princeton 1985, 101-4, discutant les données fournies par H. Monès, «Consideraciones sobre la época de los reyes de taifas», *Al-Andalus*, 31, 1966, 305-28.

L'alliance avec les Berbères nord-africains semble suivre par contre la tradition des alliances militaires à facteur tribal; depuis la fin de la domination amiride, les chefs berbères, dont surtout les Zirides ne manquent pas de mettre en premier plan leur propre identité tribale et politique, qu'eux même définissent comme leur '*asabiyya* par leur soutien, au demeurant assez faible, du califat *hammūdide*<sup>(39)</sup>. Leurs rapports avec la «famille» amiride, au sens large, finissent par se gâcher, et l'adoption du *laqab* d'al-Mużaffar par Bādīs b. Ḥabbūs, au lendemain de la bataille d'Al-Funt, symbolise clairement la fin de sa sujétion vis à vis du modèle amiride, par l'identification avec ce même al-Mużaffar Ibn Abī 'Āmir qui avait reçu son grand-père en al-Andalus.

Au-delà du noyau militaire formé par les *fityān* et les Berbères, d'autres loyautés pivotent autour du pouvoir amiride. Ce sont les quelques seigneurs arabes, tels Mundīr b. Yaḥyā et son cousin Ibn Șumādīḥ, jouissant d'un pouvoir circonscrit aux marges du territoire andalou, que l'État amiride avait confirmé, et qui arrivent à donner lieu à des seigneuries dynastiques plus ou moins stables. Ce sont surtout les fonctionnaires de l'administration civile cordouane, les grands personnages, comme Ibn Ğahwar et Ibn Šuhayd, mais aussi les moindres, tel le père d'Ibn 'Abbās, dont la haute position atteinte est le produit, en même temps, de la mobilité ascensionnelle permise dans l'État amiride et des grandes ressources humaines dégagées par la *fitna*. Ce groupe est, de tous, le moins homogène: certains de ses membres proviennent des *buyūtāt al-ṣaraf* cordouanes, d'autres des élites locales; beaucoup affichent un lignage arabe plus ou moins plausible, d'autres, descendants de petits fonctionnaires *muwalladūn* aux marges de la *ḥidma*, se sont illustrés à l'ombre d'al-Mansūr, grâce à leurs qualités intellectuelles (tels Ibn Hayyān et les deux cousins Ibn Ḥazm). Les rapports entre les membres de ce groupe s'avèrent assez stables, en dépit des haines particulières, et les *kuttāb* qui arrivent à avoir plus d'influence sur leurs seigneurs, comme Ibn al-Tākurunnī ou Ibn 'Abbās, n'hésitent pas à appeler à eux les amis cordouans moins heureux. Tout comme les autres composantes de la faction amiride, les fonctionnaires peuvent afficher leur loyauté aux patrons amirides<sup>(40)</sup>, mais ils aspirent surtout à exercer leur influence sur les

(39) Cf. la lettre d'al-Bizilyānī, traduite en *Appendice*.

(40) En témoigne la lettre d'Ibn Šuhayd à 'Abd al-'Azīz, mentionnée avant, qui énumère les bienfaits reçus par sa famille de la part des Amirides.

*mawālī* amirides au pouvoir<sup>(41)</sup>, dont ils célèbrent, dans leur *tarsīl*, la solidarité et la stricte intégration politique, au nom de la référence amiride.

Les Zirides de Granada seuls échappent au charme de ces courtiers habiles, au moins jusqu'à l'époque de Bādīs, qui arrive à déléguer son pouvoir à un Juif, le Naġīd Ibn Naġrīla, lui aussi rescapé de la *fitna*, dans cette aventure parallèle qui fut l'histoire de l'élite juive de Cordoue. Une telle initiative attire aux Zirides le mépris durable des descendants des *ahl al-fidma* amirides, comme Ibn Ḥazm, Ibn Ḥayyān et notre Ibn ‘Abbās, dont le sentiment anti-juif, témoigné par son *tarsīl*, n'a pas manqué d'être remarqué<sup>(42)</sup>. Ibn Naġrīla l'accuse, dans son *dīwān*, d'avoir diffusé des pamphlets diffamatoires contre lui, et il me semble possible qu'Ibn ‘Abbās ne fut pas étranger à la conception de la *risāla* écrite par Abū Muḥammad ‘Alī Ibn Ḥazm contre le savant juif, soi-disant en réponse à un traité impie rédigé par celui-ci<sup>(43)</sup>. Le silence des sources historiques arabes, et notamment d'Ibn Ḥayyān, à l'égard du rôle joué par Ibn Naġrīla vis-à-vis d'Ibn ‘Abbās, s'explique sans doute

(41) Cf. Viguera, *La administración*, 155-8. C'est le cas notamment d'al-Tākurunī et d'Ibn ‘Abd al-‘Azīz à Valence, d'Ibn ‘Abbās à Almérie, d'Abū l-Muġīra Ibn Ḥazm à Saragosse.

(42) J. Munk, «Notice sur Abou 'l-Walid Marwan Ibn Djana'h», 212 ; HME, 23 ss.; Wasserstein, *Rise*, 198; *Id.*, «Samuel Ibn Naghrīla Ha-Nagid and Islamic historiography in al-Andalus», *Al-Qanṭara*, XIV, 1993, 109-24, sur les paradoxes engendrés par cette figure de tout-puissant ministre juif. Sur la judéophobie d'Ibn ‘Abbās, voir le portrait injurieux du messager juif d'Abū l-Muġīra Ibn Ḥazm, dans *Dāfi'a*, I/2, 643. Sans aucun doute, s'agit-il d'une passion partagée à l'époque par d'autres membres de l'élite cordouane: cf. la *risāla* à Iškīmyāt d'Ibn Šuhayd (*Dāfi'a*, I/1, 230 ss.), et le portrait d'Ibn Faṭḥ dans la lettre du même à Ibn al-Ifīlī (ibidem, 215, cit. dans Dickie, «Ibn Shuhayd», 269). Ses manifestations apparaissent typiquement à des périodes de crise politique et morale, comme le montre sa résurgence à la fin de l'époque des *taifas*.

(43) Wasserstein, *Rise*, 199-205, et *Id.*, *Samuel Ibn Naghrīla*. Ibn Ḥazm avait vécu à Almérie à l'époque de Ḥayyān, qui l'en avait expulsé à cause de son soutien à al-Murtaḍā. Après une parenthèse cordouane, durant le califat éphémère d'al-Muṣṭaẓhir, Ibn Ḥazm retourne dans le territoire de Ḥayyān et s'établit à Játiva, où il compose le *Tawq al-hamāma* (dont la rédaction si situe entre 414 et 418). Ses mouvements restent mal connus jusqu'à 430, peu après la défaite d'Al-Funt, lorsqu'il se déplace dans la *taifa* de Dénia. Il me semble possible, que, tout comme son cousin, la fin de Zuhayr l'obligea à quitter Almérie. Compte tenu de sa réputation contemporaine de médisance et diffamation (sur laquelle, voir *Dāfi'a*, I/1, 167-8), il est vraisemblable qu'il ait pu accepter d'écrire, pour complaire à Ibn ‘Abbās, le pamphlet anti-Ibn Naġrīla, tout avant la rupture des relations avec Granada.

par l'effort de minimiser son importance auprès de l'émir ziride, à un moment où celui-ci occupe le bon côté de l'histoire.

#### 4. La disparition des États *saqāliba*

La parabole biographique d'Ibn 'Abbās, «son ascension et sa chute», suit fidèlement la trajectoire de la fortune politique des *mawālī* amirides, du sommet de leur influence, avant 420, jusqu'à leur extinction *de facto*, en tant que pouvoir plus ou moins reconnu. L'époque des royaumes *saqāliba* du Levant témoigne en effet des tentatives répétées de mise sous tutelle du pouvoir reconnu comme légitime par ses fonctionnaires civils et militaires, suivant le modèle établi dans l'Orient abbasside depuis presque un siècle, et instauré en al-Andalus par al-Manṣūr Ibn Abī 'Āmir. La démarche du groupe des *mawālī* ne fait que proposer, de manière mécanique et instrumentale, ce schéma de pouvoir vicaire avec ses corollaires locaux, et cela jusqu'au moment où il est vidé de sens par la prise d'acte de la disparition du califat de Cordoue, et par l'instauration de la fiction califale sévillane, dont la supercherie arrogante accélère l'émancipation politique des taifas.

C'est dans ce contexte qu'il faut situer l'effort mené par Zuhayr, qui, après la mort de Ḥayrān et la sécession de Muğāhid, est reconnu comme le leader effectif des *mawālī* *saqāliba*: face à la restriction progressive de jeu politique, à cause du renforcement des pouvoirs sévillan et grenadin, il cherche à s'ouvrir un passage, faisant son pèlerinage à Cordoue tout d'abord. Ici, il dut renforcer ses liens avec Ibn Ğahwar, qui ne fut sans doute pas étranger à cette occupation préventive, menée apparemment pour déjouer les visées d'Ibn 'Abbād de Séville. L'hypothèse que Zuhayr ait pu être appelé par Ibn Ğahwar explique d'ailleurs la portée très limitée de son occupation, qui n'instaura aucun signe de souveraineté<sup>(44)</sup>, et aussi son effort pour dissuader Ibn Ğahwar et la ḡamā'a d'adhérer à la *da'wa* du pseudo-Hišām. Elle explique aussi, en ce qui concerne Ibn 'Abbās, le fait assez inconcevable des efforts déployés par Ibn Ğahwar pour éviter son exécution, bien qu'Ibn 'Abbās eut défini les Cordouans, *baqīyyat al-nās*, comme «des mendiants et des ignorants», et qu'il fût allé jusqu'à maltraiter un proche de la famille du vizir, le vénérable cheikh Ibn Abī 'Abda. Ces détails sont donnés par Ibn Ḥayyān, scandalisé ou plus

(44) Wasserstein, *Califate*, 137, remarque que Zuhayr ne frappa pas de monnaie.

probablement envieux de cette faveur, et, de toute évidence, contraire à l'alliance entre Zuhayr et Ibn Ğahwar.

Zuhayr cherche ensuite à s'insinuer dans le vide de pouvoir qu'il croit apercevoir sur la scène politique ziride à la mort de Ḥabbūs, dans un but similaire d'empêcher que l'allié ziride assume trop de poids dans la faction pro-ḥammūdide ou peut-être dans l'espoir de l'y remplacer. La défaite d'Al-Funt marque ainsi, avec l'assassinat presque contemporain de Mundir b.Yahyā al-Tuġībī<sup>(45)</sup>, la fin de l'influence du groupe des anciens officiers amirides sur la politique andalouse. De fait, je pense que la concomitance des désordres de Grenade, des accords entre Zuhayr et Ibn 'Abd Allāh de Carmona et de l'assassinat d'al-Tuġībī par un agent sévillan, l'année d'après, ne dut pas être fortuite, et qu'elle pourrait indiquer l'existence d'un plan ourdi par les *mawālī* afin d'arrêter la montée de Séville et de Grenade, auquel l'échec de Zuhayr et l'exécution politique du seigneur de Saragosse mettent fin.

Malheureusement, l'histoire des États *saqāliba* du Levant reste peu connue, en dépit de nombreuses études régionales, et il faudrait croiser l'ensemble des données provenant de toute sorte de sources, pour arriver à décrire le déroulement des événements et à en établir la séquence. Quelques éléments nouveaux, dont l'exploitation exige pourtant une certaine précaution, sont fournis par les épîtres des *kuttāb* amirides conservées dans la *Dafīra* d'Ibn Bassām. Parmi celles-ci, la lettre qu'Ibn 'Abbās avait adressée aux Grenadins (traduite en *Appendice*), apparemment peu avant la bataille d'Al-Funt, dans laquelle il rejette l'accusation de vouloir trahir les anciens alliés, et se défend, de manière catégorique et méprisante, des accusations très graves qui lui provenaient du côté grenadin. Dans un long échange épistolaire entre Ibn 'Abbās et Ibn al-Tākurunni, le vizir d'Ibn Abī 'Āmir de Valence<sup>(46)</sup>, ce dernier lui demande compte, à son tour, de certaines accusations diffamantes qui circulaient sur son compte, et qui, tout en n'étant pas clairement définies, semblent indiquer un changement de côté politique, voire la préparation d'un coup de main de la part d'Ibn 'Abbās et de son maître. Ibn al-Tākurunni exhorte Ibn 'Abbās au respect des pactes réciproques, et lui reproche d'avoir

(45) Sur lequel, voir *Dafīra*, I/1, 185-7.

(46) *Dafīra*, III/1, 229-44. J'ai décidé de ne pas annexer la traduction de cet échange, au demeurant très intéressant, car il présente trop de points obscurs, dont l'explication dépasserait le but de cet essai.

maltraité les ambassadeurs du seigneur de Valence et de «son oncle 'Amīd al-Dawla»<sup>(47)</sup> (ce qui, on l'a vu, n'était nullement insolite chez lui). Ibn 'Abbās riposte en accusant les Valenciens d'avoir introduit les Catalans («la mauvaise herbe de Barcelone», comme ils sont appelés dans ces lettres) dans le Levant, et de s'en servir couramment dans la poursuite de leurs intérêts (ce qui est confirmé par la suite des événements). Son interlocuteur, tout en avouant l'emploi des Catalans, qu'il justifie par l'argument «aux grands maux, les grands remèdes», affirme que la situation est sous contrôle, tant que leur unité politique résiste. Certaines analogies textuelles entre ces lettres et l'épître aux Grenadins, me font penser qu'Ibn 'Abbās ait pu considérer ceux-ci comme la source de la campagne de dénigrement décrite par Ibn al-Tākurunni, qui visait à affaiblir le prestige d'Ibn 'Abbās et de son maître. Les émirs de Carmona rentrent, l'année d'après la bataille d'Al-Funt, dans l'orbite ziride, ce qui indique clairement qui les avaient incités à s'en éloigner. La ville de Valence, sous la domination nominale de 'Abd al-'Azīz Ibn Abī 'Āmir, restera désormais, jusqu'à la mort d'Ibn Rawbaš en 456/1064, le dernier rempart des *mawālī* amirides. Ce qui se manifeste par la suite, et jusqu'à bien après la moitié du V<sup>e</sup> siècle, est la définition et la consolidation des deux blocs opposés, celui sévillan contre la coalition dirigée par l'émir de Grenade. Au-delà de l'hommage formel au calife ḥamnūdide et au pseudo-Hiṣām II, l'enjeux, pour les deux, devient l'autolégitimation par la capture des lieux qui symbolisent le pouvoir souverain en al-Andalus, Cordoue et Malaga, et ils y parviendront, non sans effort, à presque quinze ans de distance l'un de l'autre, l'ancienne capitale umayyade étant un trophée plus convoité, et donc plus long à saisir<sup>(48)</sup>.

- (47) Reste obscure l'identité de cet Amiride, probablement régent d'un petit territoire entre Valence et Grenade, car il est aussi mentionné dans une lettre du *kātib* grenadin al-Bizilyānī, écrite au nom de Habbūs, et désigné comme «notre voisin» (*Dajira*, I/2, 628). Cette remarque exclut son identification avec le seul 'Amīd al-Dawla connu, Muḥammad Ibn Muzayn de Silves. La lettre d'al-Bizilyānī, résumée par Idris, *Zirides*, 63-63, note 21, confirme l'accusation d'Ibn 'Abbās, quant à la présence de Catalans à côté des Musulmans dans la Marche supérieure et à Valence
- (48) Malaga fut prise en 448/1056, Cordoue en 462/1070, après une guerre prolongée avec l'émir de Tolède. D'après l'émir 'Abd Allāh, «la plupart des aspirations et des efforts de mon grand-père [Bādis] se concentraient sur la prise de Malaga», et cela parce que, à chaque nouvelle conquête on lui rapportait que «al-Mu'izz b. Bādis [l'émir ziride de l'Ifrīqiya] disait: Le seigneur de Grenade m'écrivit pour me dire qu'il a capturé des provinces et des villages. Or, s'il avait pris une capitale, telle que Cordoue ou Malaga, cela serait une raison pour moi de lui présenter mon hommage».

## Appendice

I. Passages d'une lettre adressée par Ibn 'Abbās aux notables de Cordoue, au nom du *fatā Zuhayr*, soutenant la *bay'a* d'Idrīs al-Muta'ayyad contre celle du faux Hišām II<sup>(49)</sup>

«[Je m'adresse à ] vous, ô groupe d'hommes éminents, les grands de la terre, l'élite de cette ville capitale, qui survivra au passage des siècles. La lumière et l'opinion correcte surgissent de vous, [qui êtes] l'assemblée qu'on prend comme modèle, dont on suit l'exemple, qui a la garde de notre religion, qui est en charge du bien-être de la communauté des croyants<sup>(50)</sup>, qui prend grand soin dans l'émission de son avis mais qui tranche ensuite sans hésitation, qui fertilise les terres incultes et en fait jaillir les plantes, qui éloigne la cause de l'obscurité de ce monde et révèle aux hommes le chemin droit. Car depuis longtemps ils procèdent à la débandade et, pris de surprise, ils sont devenus la cible de la folie de ceux des nos contemporaines qui ont pris en charge de rendre possible ce qui est absurde. Si nous avions voulu les énumérer tous, les présentant du premier au dernier, nous n'aurions pas écrit une lettre, mais bien un livre, dont la rédaction nous aurait pourtant obligés de nous détourner de suivre le fil des événements.

Le pire de cette bande de scélérats est Ibn 'Abbād, qui a dégainé l'épée de la *fitna* et de la révolte de son fourreau, qui a fait surgir le chameau de l'injustice de son gîte. Il s'est révolté avec arrogance, dans son avidité sans limites, et a marché effrontément sur la terre, croyant pouvoir traverser les pays et atteindre les montagnes de long en large. Il a fait des raids contre les musulmans, jusque dans l'intérieur de leurs habitats, prétendant ne pas savoir qu'ils sont sous la protection de Dieu, et il a expulsé les peuples protégés. Il a bâti son pouvoir sur un pilier huileux et, pour faire ses intérêts, il a pris un chemin détourné, en empruntant le nom du martyre Hišām al-Mu'ayyad bi-Llāh, pour le donner à quelqu'un qui n'en était pas digne, pour l'attribuer à quelqu'un qui ne lui ressemblait même pas. Il a

(49) *Dafīra*, I/2, 650-3. Notre traduction diffère en plusieurs points de celle qui a été donnée par D. Wasserstein, *Califate*, 140-1.

(50) Allusion à l'investiture califale, la *bay'a*, dont l'élite cordouane, avec la propre famille du calife et sa *ḥassā*, était chargée.

ensuite redoublé cette infamie, en rendant publique sa rébellion, et, suivant le sillon [d'un pouvoir] en voie d'extinction, il a fait, du sort des gens qui y appartenaient, un simulacre (*tamāfīl*), à qui il a donné un nom fictif.

Il a opposé à ceux qui le censuraient les oracles de Šiqq et de Sātīh et l'exemple de Ṭasm et de Čadīs<sup>(51)</sup>, il a présenté comme preuve les livres de divination, faisant appel à la transmigration des âmes. Non content de ces bizarries, il est allé jusqu'à en informer les sots, leur faisant croire que tout cela était raisonnable, sans pourtant en convaincre ceux qui ont atteint un haut degré du savoir, qui ont suivi la voie de la connaissance et qui ont un pied bien assuré dans la transmission du savoir. Il a ensuite levé son fouet au lieu de l'épée et a blessé le cœur des croyants avec sa langue et sa main, se conduisant à leur égard comme il voulait, les changeant comme on change un dinar de son argent pour des dirhams. Aucune admonition n'est arrivée à pénétrer dans son cœur, aucune exhortation n'a atteint son oreille. Parfois il est arrivé à obliger des Chrétiens et des Juifs à pécher contre la Torah et l'Evangile, alors que, d'autres fois, il a dit aux Musulmans de se repentir pour des choses qu'ils n'avaient peut-être pas fait.»

[...] «Quel dommage, s'il a menti! Mais s'il dit le vrai, est-ce que la souveraineté a besoin de si peu? Je vous adresse cette lettre, parce qu'on a convenu de remettre la tête du commandement sur ses épaules, de reporter le sommet de l'imamat à sa source. C'est pourquoi nous avons restitué le droit [à régner] à qui en est digne et que nous avons consenti à la proclamation (*bay'a*), par satisfaction, accord unanime et obéissance, du serf de Dieu<sup>(52)</sup>, l'*amīr al-mu'minīn* Idrīs al-Mutā'ayyad bi-Llāh (que Dieu le soutienne). Nous avons purifié les *minbar*-s que souillait cette *da'wa* empruntée et avons proclamé très haut notre choix, comme crie l'homme qui se réjouit. Les prêcheurs l'ont proclamé du haut des *minbar*-s, l'obscurité s'est dispersée à la lumière du jour, les ténèbres ont disparu à la vue du soleil, le tourment du doute et la crainte du mensonge ont disparu, grâce à Lui, le Très-Haut.

(51) Šiqq et Sātīh furent deux célèbres divins préislamiques, qui prédirent la venue du Prophète; Ṭasm et Čadīs furent deux populations d'avant l'Islam, qui s'engagèrent dans une guerre fratricide très longue. Pour toutes ces références, voir Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, Paris 1847-8, I, 28-30 et 97.

(52) Cf. la discussion exhaustive de cette formule dans Wasserstein, *Califate*, 100-119 et *ad indicem*

Veuillez donc considérer ce que nous venons de vous exposer, comme le ferait un homme qui se soucie de sa religion et de sa dévotion et qui répugne à faire tort à soi-même dans ce bas-monde. Un simple signe vous suffira [pour me comprendre], la moindre allusion sera assez pour vous: vous n'ignorez certes pas la situation que je viens de vous décrire, car nous connaissons votre rang distingué dans la connaissance et que vous êtes capable de bien juger et interpréter. Puisqu'il est bien connu que l'affaire est dans ces termes et qu'il s'agit d'un avis bien confirmé dans ses formes, nous l'avons agitée devant vous en guise de simple rappel, la soumettant à votre attention en toute simplicité.»

## II. Passage d'une lettre adressée par Ibn 'Abbās aux Grenadins<sup>(53)</sup>

«Je n'ai pas blessé la chameille<sup>(54)</sup> de votre satisfaction, pourquoi m'insulter ? Je n'ai pas goûté de l'arbre de vos dissensions, pourquoi me tenir à l'écart ? Je me suis borné à vous donner la main qu'on offre à ceux qui sont en difficulté, pour montrer ma générosité, et je me suis ensuite éloigné de vous, par l'amour que je vous porte, afin de ne pas être humilié. Je me suis endormi sur la gîte de la confiance que j'ai en vous, pour ne pas être soupçonné. Est-ce qu'aujourd'hui quelqu'un peut dire : Tu as fait de nous un pont, alors que tu écrivais à ton ami des lettres cachées ? Ibn Abī Mūsā était bel et mort<sup>(55)</sup>, et on l'a fait ressusciter. Le soutien de sa famille nous avait été confié, alors que vous l'avez réclamé pour vous. Vous avez fait de moi la cible de vos dires injurieux, l'objet de votre médisance. Vous avez fait de moi un exemple de méchanceté, le sujet d'allégories élaborées : leur ignominie ('ār), vous l'avez collée sur moi, leur déshonneur, vous m'en avez fait un collier : m'en avez inondé, comme les eaux qui montent la nuit, les avez pointés sur moi comme des flèches, votre zèle allant jusqu'à faire de moi l'homme le plus inique au monde. Vous m'avez imposé de pourchasser l'oiseau al-Anqā' jusque dans vos tanières,

(53) *Dafīra*, I/2, 649-50 ; *Muğrib*, II, 205-6.

(54) Allusion probable à la chameille sacrée présentée par le prophète Ṣalīḥ aux Tamūd (Cor. XVII, 61 ; XXVI, 155-6 ; LIV, 23 ss. )

(55) Cette allusion, si elle réfère à Ibn Baqanna, comme le ferait penser aussi la mention de ce même personnage dans le *dīwān* d'Ibn Naṣrīla, pose un problème, dans la mesure où Ibn Baqanna était encore vivant à cette époque. S'agirait-il d'une allusion proverbiale ?

m'avez mis comme condition [de trouver] l'œuf de l'Anūq<sup>(56)</sup> dans vos habitations. Laissez donc l'oiseau dans son nid, faites ainsi qu'al-Qaṭāh<sup>(57)</sup> repose dans son gîte! Soyez comme des armures de cavaliers, des statues dans les bains, des spectres dans l'ombre ou alors «comme un mirage dans une plaine : l'homme altéré le prend pour de l'eau et, quand il y arrive, il trouve que ce n'est rien.» (Cor. XXIV, 39).

Quant aux gestes méritoires que vous avez énumérés en ma présence, sachiez que le fait de les mentionner ne vous fait pas honneur, car l'homme noble est supérieur à ce genre de chose, et qu'il est signe de faveur envers un subordonné lui pardonner. J'ai fait tous mes efforts pour servir vos passions, pour seconder vos inclinations : je suis devenu sensible au moindre signe de vos sourcils, je vous ai suivi docilement, et cela, bien que je n'aie pas goûté, de votre douceur, ce qui m'aurait abaissé à vous aimer, que je n'aie jamais savouré votre monde frivole et trompeur.

Nous avons été déçus par le bilan de vos profits, car nous n'avons eu de vous que des marchandises sans valeur, nous avons dû nous contenter d'inhaler la fumée de vos moutons rôties, d'aspirer la brise qui souffle de votre côté.»

### III. Lettre adressée par le *kātib al-Bizilyānī*, au nom de l'émir ziride de Grenade, à l'émir birzalide de Carmona Ibn 'Abd Allāh<sup>(58)</sup>

«Un bon conseil a engendré un reproche, le soin a produit négligence. À chaque position le discours qui lui convient, car, si quelqu'un dépasse [le rang qui lui a été donné], sa condition en est altérée. J'ai reçu une lettre de ta part, dont la finalité n'est pas claire, dont le sens est obscur: tu y fais allusion à un bon conseil, qui pourrait amener à des résultats. En m'arrêtant à considérer attentivement ses parties, je suis parvenu à comprendre entièrement ce qu'elle signifie. Il n'est pas donné à celui qui vit dans un état de solitude et dont l'affection a changé, d'emprunter le

(56) Images proverbiales signifiant les conditions impossibles exigées par les envoyés de Grenade.

(57) Sur cet oiseau, cf. Maydānī, *Arabum Proverbia*, éd. G. Freytag, Leipzig 1838, II, 406, n° 4. À remarquer l'insistance sur des métaphores ornithologiques.

(58) *Dafūra*, I/2, 625-7. En plus de son intérêt historique, cette lettre est intéressante en tant que «manifeste» de la doctrine de la faction berbère à l'égard du califat, de même que de sa 'aqabiyya, qui en fait presque un *fāthr* tribal. Ce caractère est souligné par l'insertion de vers, la citation de proverbes et l'emploi d'expressions lapidaires.

chemin des ceux qui donnent de sages avis, car il ne fait plus partie du groupe des amis affectionnés.

[Cette lettre] commence, entre autres, par injurier et finit par se vanter: quant aux injures, un homme bien né n'en profère pas, alors que le magnanimité n'aime pas se vanter. Et Dieu a fait ainsi que je ne sois pas un qui récompense ce genre de choses, car comme l'a bien dit le poète:

*Nos mains ne savent rien, tandis que notre avis est indulgent,  
et lorsque nous injurions, c'est par nos actes, non par nos propos* <sup>(59)</sup>

Si ton intention était celle de te réconcilier avec moi par tes injures abominables, et de te rapprocher de moi, en exhibant une présomption qui ne fait que t'éloigner, [sache que] le mérite ne prescrit pas de telles attitudes et que la raison ne commande pas une telle conduite. Si par contre tu avais voulu me faire peur et me menacer, si tu avais voulu m'intimider par des propos menaçants, il me suffit de te rappeler ce vers d'al-Kumayt :

*Tu peux bien chercher à me faire peur, ô Yazid,  
tes menaces ne me font aucun mal.*

Car je suis un Berbère: je ne sortirai jamais de leur peuple, jamais je ne m'éloignerai de leur consensus ni mettrai moi-même avant eux :

*Car je ne suis qu'un parmi les soldats : lorsqu'ils s'égarent  
je m'égare aussi, mais s'ils sont sur le bon chemin, j'y suis aussi.*

Le chemin droit et la bonne direction consistent en effet dans l'observance du vouloir de la communauté (*al-ğamā'a*), tandis que l'erreur dérive de l'isolement et du fait de vouloir agir indépendamment.

Et lorsque tu dis : «Si quelqu'un a l'habitude à être suivi, il n'est certes pas correct pour lui de suivre ; si quelqu'un est connu publiquement par être obéi, il ne changera pas tout d'un coup pour devenir obéissant, à moins qu'il ne lui arrive de

---

(59) L'éditeur de la *Dajīra* attribue ce vers à Ma'bād b. Ahdar al-Māzinī.

rencontrer la Voie des deux ‘Umar<sup>(60)</sup>: dans ce cas, il lui convient de s'éloigner [de ce qu'il était]. Mais toi, tu as discrédité tout calife, en montrant clairement que tu es étranger à toute faction et que ta seule finalité est celle de préserver ta puissance, sans aller trop au-delà de ton refuge. Ceci n'est pas le regard d'un ami affectionné, ce n'est pas le propos d'un homme véridique, parce qu'une religion ne se réalise que par un imamat qui proclame sa cause et qui adapte les mœurs à ses règles, sauf que pour l'école de Nāfi' b. al-Azraq, de ‘Abd Rabbih et de leurs adeptes<sup>(61)</sup>.»

[...] «Quant à ce que tu mentionnes, de ce qui se passe entre les deux factions de nos cousins de l'autre côté du Détroit<sup>(62)</sup>: tout advient selon ce qui a été prédéterminé, «chaque prophétie a son terme fixe» (Cor. VI, 67), tout change en ce bas monde, en guerre on a tantôt le dessus, tantôt le dessous. Ce qu'ils font de bien et de mal est loin de nous, tandis que celui qui t'aide et te donne secours, celui-là est ton voisin bien aimé, même si les pères et les grands-pères étaient divisés. Mais qui se sépare de la communauté pour être indépendant, qui s'en éloigne et y ouvre une division, il se rend coupable envers soi-même et envers elle, car il commet un crime aux conséquences funestes pour tous. Toutefois, les dommages retomberont pour la plupart sur l'injuste et le criminel sera frappé, car Dieu est le Garant de la concorde, et le Guide vers la Vie Droite.»

#### IV. Lettre d'al-Bizilyānī à Ibn ‘Abbās déplorant le manque de respect de son droit de visiteur<sup>(63)</sup>

«Les ennuis qu'impose la bonne créance (*al-murū'a*) sont difficiles à accepter, sauf que pour les hommes nobles, alors que pour les vils il y a d'innombrables manières de se montrer impolis. L'homme fat considère la dévotion comme une

(60) *Al-'Umarān*, c'est-à-dire, ‘Umar Ibn al-Ḥaqqāb et ‘Umar b. ‘Abd al-'Azīz ('Umar II).

(61) Il s'agit respectivement du fondateur et de l'un des chefs de la faction azraquite du mouvement ḥāriqīt: cf. H. Laoust, *Les schismes dans l'islam*, Paris, 1983, 38.

(62) Il s'agit évidemment d'une allusion aux Zirides de Qayrawān et aux Ḥammādides, leurs contribuables et parents (et parents aussi des Zirides de Grenade) qui étaient rivaux depuis longtemps. On pourrait penser aussi qu'il y a une allusion à la répudiation du califat fatimide par celui abbaside, qu'aussi bien les Ḥammādides que les Zirides de Qayrawān réalisèrent vers cette époque.

(63) *Dajira*, I/2, 633-5.

perte de temps, il croit que le fait de se montrer généreux vers les gens qui arrivent le diminue. Ainsi faisant, il empêche à la plupart des gens de connaître ses bonnes qualités, il rend inaccessible son côté plus facile : il se défend en revêtant une cotte de maille, que la diffamation déchire, il fait de la grandeur son manteau, brodé de malédictions. Car la grandeur est un attribut de Dieu, et qui le Lui dispute, Il l'écrase, alors que la dévotion représente notre lien avec Dieu, qui s'y suspend, Il le conserve. Le présomptueux ne se vante que par ignorance, et la vanité n'est, chez l'homme, qu'une manière d'envier l'intelligence. L'homme vain est tenu par mesquin, alors que celui qui se montre humble est considéré comme grand. L'homme supérieur est celui qui se considère tel par rapport aux bassesses, alors que l'homme vulgaire, qui prétend être indispensable, manque à ses obligations.

J'étais venu à toi pour te rendre visite, comme celui qui vient plein d'espoir. J'étais venu pour serrer ta main, et tu ne m'as pas tendu la tienne. J'ai demandé à t'embrasser, car je t'imaginais infirme, mais, après avoir fait semblant de te mettre debout, l'indolence t'a fait retomber assis, pareille à une jument au ventre casquant que le bât opprime. Tu as fait signe vers le *ḥāḡib*, en tordant tes lèvres, en prétendant que tu ignorais tous les sujets de connaissance. Mais quelle aurait été ta perte si, au lieu de violer mes droits, tu les avais respectés ? Qu'est-ce qu'il y aurait eu de mal pour toi si, au lieu de te disputer avec moi, tu t'étais comporté correctement ? Est le fait de te montrer juste dans ton jugement, t'aurait-il diminué ?

Tu as supposé que je m'étais trompé, en écrivant «*suḥan al-waḡh* (les expressions du visage)» avec un *sīn* et tu ne m'as pas montré la manière de m'en ortir, alors qu'elle était évidente, car j'ai consulté toute la lexicographie, et je n'y i pas trouvé «*saḥn al-waḡh* (la cour du visage)», avec un *sād*. Si tu veux faire une métaphore en disant «la cour de la maison» pour signifier «le visage», d'autant plus me sera concédé de dire «les expressions du visage» (*al-suḥan*), pluriel de *saḥna*, ar c'est plus proche et plus compréhensible. Cependant, si tu dis que la majorité es savants s'accordent en ce qu'il faut l'écrire avec un *sād*, alors je te réponds que 'ai le droit de choisir dans la langue arabe ce qui me paraît. Et je ne me défends pas e l'accusation d'avoir commis une faute de langue, je ne me protège pas en me achant derrière une brèche. [Sache pourtant que] l'*adīb* pourvoit toujours une voie .e fuite pour son pareil, et qu'il ne lui barre pas la porte de l'excuse.»

[...] «Je trouve vraiment étonnant que tu m'accuse de tricher, alors que c'est ta léfense lorsque tu es à mal parti, ou que tu m'accuses de faire des fautes de langue en parlant, alors que c'est toi qui a l'habitude d'en faire, en écrivant. Je le jure sur

ma vie, tu en as prononcé, en ignorant que c'était des fautes, tu les as laissé échapper, sans même le savoir! De même que les arbres sont bénis par les rayons de soleil, les *udabā'* sont bénis par les *rasā'il* et les poésies. Mais où sont tes *rasā'il*, où sont tes vers, où tes ouvrages et tes gestes mémorables ? N'y pense pas, ce n'est pas pour toi! Ses gens [sc. les *udabā'*] te rendent digne de lui [de l'*adab*], son ignorance t'en écarte. Contente-toi du beau souvenir qui vole jusqu'à toi, et de sa douce propagation. Cherche à l'émuler, confie en ce que tu en auras écrit, et tu récolteras ce que tu as semé, tu constateras le résultat de ton activité.»